

Dernières sommations

Le locataire
Le bailleur
La mère
Le père
Le bébé
La fille

Le locataire est allongé dans un transat. Le bailleur est debout devant lui. Le père, la mère, le bébé, la petite fille attendent, debout, à quelques mètres derrière le bailleur.

Le bailleur :

Monsieur, excusez-moi d'interrompre votre repos, mais je crois que le moment est venu de me rendre les clefs. Nous sommes samedi, vous avez loué cette maison pour une semaine, la semaine est passée, il est 11h30, vous pouvez à présent me rendre les clefs de la maison.

(temps)

Monsieur ?

(temps)

Pouvez-vous, s'il vous plait, me rendre les clefs ?

(temps)

Voyez cette famille, derrière moi, elle attend d'entrer à son tour dans la maison afin d'y passer quelques jours de repos pour ses vacances.

(temps)

Est-ce qu'il y a un souci, monsieur ?

(temps)

Hum.

(temps)

Je vous demande de me rendre les clefs de la maison que vous avez occupée cette semaine.

(temps)

Est-ce que vous m'entendez ?

(temps)

Je répète, monsieur, que je dois les remettre à cette famille arrivée tout à l'heure, elle a voyagé longtemps, est partie probablement à l'aube, aux heures les moins chaudes de la journée, et elle s'apprête, dès que vous vous lèverez, à s'installer, pouvoir enfin se reposer, non seulement du voyage, mais aussi de cette chaleur devenue presque impossible en ville, vous savez.

(temps)

Je pense que vous m'entendez, monsieur.

(temps)

Monsieur je vous regarde, je vois que vous aussi vous me voyez, puisque vous avez les yeux ouverts, et j'avoue que j'ai un peu de peine à interpréter votre silence. Est-ce qu'il signifie que vous allez effectivement vous lever, me tendre les clefs, et partir ?

(temps)

Ou bien autre chose ?

(temps)

Ce serait incongru de faire autre chose, vu la situation, car la situation, vous la connaissez autant que moi, est que le moment est venu de me rendre les clefs puisque votre semaine de location est passée, nous sommes parvenus à la fin du contrat, vous ne pouvez donc plus séjourner ici, dans ma maison, sur ma terrasse.

(temps)

Le temps est arrivé de vous lever, monsieur.

(temps)

Monsieur, permettez-moi de vous dire que cette situation est un peu gênante, je ne vais pas attendre la journée, ni même une heure, que vous vous leviez et que vous me rendiez les clefs, je veux bien que vous ne parliez pas, pourquoi pas, chacun est libre, mais je vous prie de faire, s'il vous plait, ce que je vous demande, ce que nous attendons de vous, cette famille et moi, à savoir me rendre les clefs, vous lever du transat, et partir, ou alors, si vous préférez, vous lever du transat et me rendre les clefs, et de toutes façons partir où vous voulez, afin que je puisse préparer la maison.

(temps)

Monsieur ?

(temps)

Vous allez bien ?

(temps)

Dans d'autres circonstances, sans doute, je pourrais comprendre ce silence, je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, ni vous accuser de quoi que ce soit, ce n'est pas dans ma nature de m'en prendre à mon prochain, surtout s'il se trouve dans une telle position, je ne sais pas ce qui vous pousse, monsieur, à ne pas me répondre, à rester là, sur le dos, dans le transat, le regard dans le vide et les clefs à la main, je ne sais pas ce que vous cherchez en agissant ainsi, mais je suis tout de même obligé de vous demander de vous en aller, je pense que vous le comprenez.

(temps)

Est-ce que vous comprenez ce que je dis, monsieur ?

(temps)

Je sais que votre séjour ici s'est bien passé, la maison est parfaitement rangée, propre, en bon état, je l'ai vu, j'ai fait le tour du propriétaire, comme on dit, l'état des lieux, vous étiez déjà allongé dans ce transat quand je suis arrivé, accompagné des locataires suivants, cette famille derrière moi qui attend, rien ne manque, je n'ai donc qu'un brin de ménage à faire, trois fois rien, et je vous remercie pour cela, ce n'est pas un comportement si fréquent, je tiens à le dire, vous avez été exemplaire, vous avez été un locataire exemplaire, il serait dommage de finir ainsi, après la relation amicale que nous avons eu, vous et moi, durant cette semaine, et même depuis plusieurs mois, si on la fait débiter par votre premier message de fin avril, est-ce que vous vous en souvenez, et tous les autres, si nombreux, qui ont abouti à ce séjour qui se sera déroulé, si vous acceptez de vous lever et de me rendre les clefs, de la plus cordiale des manières.

(temps)

Je comprends bien que vous ayez besoin, croyez-moi, avant de reprendre la route, d'un peu de repos, de vous reposer, avant de partir et de prendre le volant, d'autant plus si vous vous êtes couché tard, ou si vous avez fait la fête, ou si vous vous êtes tout simplement couché tard, que vous avez travaillé, et que vous êtes fatigué, ce que d'ailleurs je ne veux pas savoir, je comprends cela, ce besoin de se reposer, avec cette chaleur, qui ne l'a pas éprouvé, rester allongé un moment à l'ombre de la maison avant de prendre la route, prendre son temps, mais vu la situation, le jour et l'heure, vu la fin du contrat, et vous la

connaissez autant que moi, cette situation, je crois pouvoir exiger maintenant que vous vous leviez et me rendiez les clefs.

(temps)

Monsieur, tout de même, si je peux me permettre, voyez cette famille qui se tient derrière moi, si je peux me permettre de les désigner, elle est là, elle attend, immobile, regardez les qui patientent en silence, cette famille avec ces deux enfants, le père tient les valises dans ses mains, la mère le bébé, et la petite fille est debout, muette, à côté de la poussette, regardez les qui ne s'impatientent pas encore, je crois qu'à la vue de ce simple tableau, vous devriez réagir, vous levez et me tendre les clefs, afin qu'ils puissent entrer dans la maison, s'installer, et profiter comme vous cette semaine, de son calme, et de ses atouts.

(temps)

Comprenez cher monsieur, que si vous vous entêtez à vouloir rester allongé dans ce transat, si vous ne daignez pas vous levez et partir de cette propriété, cette maison et son petit jardin, je devrai en passer par d'autres moyens que la parole pour vous contraindre. Croyez que j'en serai désolé. Appeler comme le ferait n'importe qui la police. J'aimerais tant ne pas avoir à recourir à la police, sachez que je ne les tiens pas dans mon cœur, mais si vous vous entêtez, je me verrai obligé de procéder ainsi, même si je ferai tout, croyez-le, pour ne pas en passer par là.

(temps)

Dieu sait - on ne se connaît pas vraiment mais je peux vous faire cette confiance - que je hais les rapports de force, que je ne hais rien tant que d'utiliser la force pour parvenir à mes fins, que j'essaie au maximum de ne pas me retrouver dans une situation où je me verrai contraint d'utiliser la force, la force physique, ou les forces de l'ordre, et vous pouvez bien le constater par vous-même, puisque vous avez les yeux ouverts, que je ne suis pas si fort que ça, mais si vous continuez à ne pas réagir, je devrai probablement, dans un premier temps, m'approcher, et tenter le plus doucement possible, de vous faire lever du transat, et de saisir la clef qui se trouve dans votre main.

(temps)

Je n'en ai pas le cœur, cher monsieur.

(temps)

J'aimerais, autant que faire se peut, éviter d'avoir avec vous un contact physique, comprenez-le, et pour cela je ne vois qu'une solution, celle qui consiste à ce que vous me rendiez les clefs de vous-même, tendre votre bras, votre main et me présenter les clefs, que je puisse les saisir à mon tour et les donner à la famille qui se trouve derrière moi, et puis que tout simplement vous partiez.

(temps)

Je pense que c'est assez clair.

(temps)

Je n'ai aucune envie croyez-moi de vous toucher et de vous prendre par le bras, de vous hisser debout, de saisir votre main, d'ouvrir vos doigts un à un pour me saisir des clefs, et de vous pousser jusqu'à la sortie, croyez-bien que je n'aie aucune envie de faire ça.

(temps)

J'entends votre silence, oui, et, en un certain sens, je peux le comprendre, je ne suis pas un veau, monsieur, et ce peu d'entrain à vouloir parler, je peux le comprendre, je sais la fragilité de la parole, l'hypocrisie qui réside dans le fait même de prendre la parole, mais sachez que ce silence extraordinaire que vous m'opposez ne me fait pas peur. J'ai parlé plus d'une fois à des murs, oui, durant ma vie de bailleur, et même ailleurs d'ailleurs, je me suis vu plus d'une fois confronté à des murs de silence, et je n'ai pas pour autant baissé la garde, et ils étaient hauts ces murs, sachez-le, bien plus haut que le vôtre, et j'ai tenu, tenu jusqu'au bout, je ne me suis pas laissé démonter, si bien que votre silence, sachez-le, ne m'effraie pas, il ne m'arrêtera pas.

(temps)

Je comprends bien que vous ayez choisi, pour me contredire, de ne rien faire, c'est une technique bien connue, faire le mort, pour ainsi dire, comme un animal, même si je ne comprends pas encore bien vos intentions, et vous rendre à ce point vulnérable que vous espériez désarçonner, par cette vulnérabilité même, votre interlocuteur, c'est à dire moi, mais comprenez encore une fois que je ne me laisserai pas faire ou abuser, et ce n'est pas parce que vous êtes ainsi exposé, démuné et vulnérable, que je ne peux pas agir sur vous, ce

n'est pas parce que vous êtes nu, pratiquement, à terre et nu, que je ne peux pas vous atteindre, sachez-le.

(temps)

Je peux vous atteindre, monsieur, je peux même, si je le voulais, vous attaquer.

(temps)

J'ai déjà eu, soyez en sûr, des locataires récalcitrants, j'en ai même eu plusieurs, dans votre genre ou approchant, j'en ai d'ailleurs depuis quelques temps de plus en plus, comme si les locataires respectaient de moins en moins les règles ordinaires de la location, comme si les relations contractuelles qui régissent depuis des lustres notre petit commerce commençaient, pour une raison inconnue, à se dérégler.

(temps)

Croyez cher monsieur que j'en suis toujours venu à bout. J'ai toujours obtenu gain de cause, je ne me suis jamais laissé monter sur les pieds. Et je me suis efforcé à chaque fois de procéder de la façon la plus légale, de n'enfreindre aucune règle, et de ne blesser personne, c'est pourquoi je ne voudrais pas aujourd'hui avoir à le faire, utiliser la force, la force physique, ni même appeler la police que je ne tiens pas, comme vous le savez, dans mon cœur.

(temps)

Vous avez beau faire le mort, monsieur, le mort aux yeux ouverts, vous ne m'impressionnez pas. Je veux que vous sachiez que je viendrai à bout de votre silence, d'une manière ou d'une autre.

(temps)

J'ai le temps pour ça, j'ai les ressources.

(temps)

Je ne me laisserai pas démonter.

(temps)

Rendez-moi les clefs, monsieur, s'il vous plait.

(temps)

Rendez-les-moi, monsieur.

(temps)

Vous n'êtes pas aussi dur que vous le paraissez.

(temps)

Et si vous avez un peu de compassion, ce que je crois, prenez en compte l'existence de cette famille qui est là, et qui attend, debout et silencieuse, derrière moi, en plein soleil, mais d'un autre genre de silence que le vôtre, un silence plus subi, voyez-vous.

(temps)

Prenez en compte l'existence de cette famille épuisée, venue ici prendre quelques jours de repos, comme vous l'avez fait, une petite semaine, pas loin de la mer, dans cette petite maison et son petit jardin. Elle arrive de loin, elle a roulé des heures pour arriver jusqu'ici, elle ne connaît personne à part moi, elle ne rêve que de poser ses valises et de s'installer, faire quelques courses avant d'aller à la plage, comme vous l'avez fait le premier jour quand vous êtes arrivé ici.

(temps)

Vous êtes bien allé à la plage le premier jour ?

(temps)

Il me semble que oui.

(temps)

N'en déduisez pas pour autant que je surveille mes locataires.

(temps)

Si vous pouviez, monsieur, bien observer cette femme qui tient son enfant dans ses bras, cet enfant qui a faim et chaud et qui commence à pleurer, la fatigue de cette mère qui attend d'entrer dans la cuisine pour lui préparer un biberon, ce visage creusé par la fatigue, le travail, les enfants, la vie de famille, vous qui êtes venu seul et qui n'avez peut-être aucune famille, aucun enfant, aucune charge à part celle de votre propre existence, ce que je n'oserai vous demander, je vous demande

de considérer cette fatigue et d'agir en conséquence, si vous le pouvez.

(temps)

Et cet homme, regardez, aussi épuisé que la mère, sa femme sans doute, je crois apercevoir une alliance, non ? Il tient les valises de toute la famille dans ses deux mains. Elles sont lourdes, il sue, il est épuisé, en colère, d'une colère rentrée et froide, on peut le comprendre. Il se demande pourquoi vous ne bougez pas. Il ne pourra pas tenir ainsi beaucoup plus longtemps. Et la petite fille, quel âge peut-elle avoir, 8, 9 ans ? Absolument muette, maigre comme une allumette, qui tient la poignée de la poussette dans sa main gauche, et qui vous regarde fixement, attendant un geste de vous, le geste qui la délivrera.

(temps)

Est-ce que vous voyez ça ?

(temps)

Si, devant un tel tableau, vous ne bougez pas, comment espérer quelque chose de vous ? Comment espérer même, si j'ose dire, de *l'humanité* ?

(temps)

Ne croyez pas, cher monsieur, que je place des espoirs démesurés dans cette humanité si fragile, je connais ses faiblesses, nous les connaissons tous, je sais le penchant qu'elle a depuis le début pour œuvrer à sa propre destruction - qui ne le sait aujourd'hui que tout s'écroule - s'active chaque matin à se détruire, et chaque soir à se reconstruire, mais que la reconstruction est toujours plus lente que la destruction, mais si je sais cela, je sais aussi combien le regard d'un enfant peut parfois renverser des situations qu'on croyait définitivement bloquée.

(temps)

Si, devant cet enfant, et le regard merveilleux de ses yeux bleus, son regard impatient, outre-mer, vous ne tremblez pas, comment pourrai-je encore espérer quelque chose de cette humanité ?

(temps)

Bien sûr vous ne répondez pas puisque vous avez fait le choix du silence, le choix du mort, comme le ferait le visage peint d'un tableau de maître, et je crois bien reconnaître, sous votre impassibilité, un léger sourire, non ? Vous continuez à ne rien dire comme pour examiner ma réaction, comme si vous vous disiez : si je ne fais rien, si je ne parle pas, qu'est-ce qui va se passer ? Comment va-t-il réagir ? Eh bien croyez, monsieur, que je ne vais pas me laisser faire, je ne vais pas m'empêcher, sauf votre respect, de vous faire sentir l'impasse dans laquelle vous vous êtes fourré.

(temps)

Ne comptez pas sur moi pour vous épargner, monsieur.

(temps)

Je le dis simplement.

(temps)

Dans cette lutte qui s'engage entre vous et moi, entre votre silence et ma parole, entre votre position couchée et la mienne debout, ne pensez pas que je vous épargne, que je ne vous fasse pas sentir la grande erreur que vous êtes en train de commettre, et même la culpabilité, oui, la culpabilité dans laquelle vous allez, si vous persévérez à ne pas me rendre les clefs, immanquablement plonger et dans laquelle, possiblement, vous vous perdrez.

(temps)

J'ai derrière moi une force que vous n'avez pas, monsieur, une famille entière, voyez ces regards fixes dans mon dos, ils sont capables de tout, craignez-les, en plus de la loi et des règles contractuelles, j'ai derrière moi toute une famille, et vous savez ce que ça signifie, quelle force ça représente, et vous, monsieur, en face de ça, vous n'avez rien, vous êtes seul, irrémédiablement, vous n'avez personne derrière vous, vous n'avez que moi et cette famille dans mon dos qui attend que je lui remette les clefs que vous avez dans votre main afin de rentrer dans la maison, s'installer et commencer sa semaine de location.

(temps)

Levez-vous, monsieur, s'il vous plait.

(temps)

Allez-vous-en.

(temps)

Laissez-nous tranquille.

(temps)

Il suffit d'un geste, un léger relâchement de votre paume pour que ces clefs tombent sur le sol.

(temps)

Si vous consentez à ce relâchement, nul ne vous tiendra rigueur de rien, personne ne vous accusera de quoi que ce soit, et vous pourrez partir comme vous êtes venu, entrer dans votre voiture, démarrer, passer le portail et prendre la route qui vous convient.

(temps)

Je ne vous poursuivrai pas.

(temps)

Un simple relâchement de votre paume pour que les clefs tombent et que je vienne, sans agressivité, sans rancune, les récupérer, puis me tourner et les tendre à la mère de famille, puisque les mains du père sont occupées à tenir les valises, ou, si c'était le contraire, si la mère tenait les valises et le père le bébé, au père puisque la mère aurait à son tour les mains prises par les valises. Vous voyez, vous ne vous exposerez à aucun danger à ouvrir votre main et relâcher votre paume, il n'y aura pas de poursuite, pas de punition, c'est un engagement que je prends devant vous, devant eux.

(temps)

Laissez cette pauvre famille profiter de sa semaine de location, elle l'a payé assez cher, croyez-moi. Le même prix que vous, et je crois savoir que vous n'êtes pas moins riche qu'eux, au contraire. Elle a économisé des mois et des mois pour venir ici, dans ce village, à proximité de la côte, pouvoir enfin se baigner, lutter à armes égales contre cette chaleur qui nous accable depuis des années, et contre laquelle nous ne pouvons à peu près rien. Laissez à ces enfants la possibilité de s'installer, d'enfiler leur maillot de bain, et de se plonger dans la mer bienfaisante. Laissez-leur la possibilité d'oublier

quelques jours la chaleur accablante qui nous rend tous fous. Pensez à la grande ville brûlante qu'ils viennent de quitter, au voyage harassant qu'ils viennent de faire, des heures durant, le long d'autoroutes interminables, traversant des forêts calcinées, des paysages déserts, des lacs asséchés, pour atterrir là, dans ce petit village, le village de mon enfance, à côté de cette mer encore verte, un peu de fraîcheur, laissez-les entrer dans la fraîcheur de cette vieille maison, vous en avez profité vous aussi, ne leur ôtez pas ce plaisir, s'il vous plaît.

(temps)

Sachez, monsieur, que dans cette maison, j'ai vécu toute mon enfance.

(temps)

Qu'elle appartenait à mes parents, aux parents de mes parents, et plus encore, et que ses murs épais ont le pouvoir de conserver, vous vous en êtes rendu compte, la fraîcheur, une fraîcheur extraordinaire, et, en même temps que la fraîcheur, la mémoire, je crois pouvoir le dire, le pouvoir d'entretenir cette mémoire encore vive, celle d'un monde ancien, définitivement perdu, une maison qui n'est pas qu'une simple maison, vous l'aurez compris, mais un lieu de mémoire, celle de mon enfance et celle de ce monde insouciant et inconséquent qui n'a pas su prévoir le nôtre, inexorablement abimé, vous le savez autant que moi, que dans cette maison vécurent des gens simples et bons, mes parents, mes grands-parents, mes aïeux, et qu'au nom de cette simplicité et de cette bonté, je vous demande de cesser votre comédie du silence, et de me rendre les clefs, de vous lever et de me rendre les clefs, de laisser cette famille entrer, quitter enfin la brûlure du jour, et entrer dans le calme et la fraîcheur.

(temps)

Vous ne répondez pas, vous ne dites rien.

(temps)

Vous m'opposez sans cesse ce silence énigmatique et lourd.

(temps)

Sachez que je l'entends, monsieur, votre silence.

(temps)

Il ne m'effraie pas.

(temps)

Je le prends dans ma main comme un oiseau.

(temps)

Soit je serre mes doigts, soit j'ouvre ma paume et il s'envole.

(temps)

Avez-vous pensé, monsieur, une seconde, à la façon dont moi, votre bailleur, je pouvais réagir ?

(temps)

Croyez-vous que je me laisse intimider ?

(temps)

Qui imaginez-vous avoir devant vous ? Un idiot qui vous a ouvert les portes de sa maison, et celles, pour ainsi dire, de son passé, et qui va vous laisser aller votre journée sur son transat tandis qu'une famille attend derrière lui, en plein soleil, que vous partiez ?

(temps)

N'avez-vous pas senti chez moi, dans les messages que nous avons échangés, dans les conversations que nous avons eues au téléphone, ou lors de votre arrivée ici, une force, une volonté qui puisse s'opposer à vous ?

(temps)

Je ne sais d'où vous venez, monsieur, j'ai cru comprendre, dans nos échanges, que vous arriviez du nord, et d'une grande ville, vous m'avez donné très peu d'informations, je m'en rends compte maintenant, j'ai imaginé que vous étiez une sorte d'intellectuel ou d'écrivain, qui avait besoin d'un peu de solitude, un endroit frais et agréable où il puisse en même temps travailler et se reposer, travailler à l'intérieur, et se baigner de temps en temps dans la mer bienfaisante, quitter la chaleur de sa ville pour se réfugier ici, en vacances, dans notre petit village, j'ai pensé que vous étiez un homme calme et pondéré avec qui je n'aurai pas de problème, mais je me suis trompé.

(temps)

Il n'y a personne à qui l'on puisse se fier.

(temps)

Il est clair à présent que vous n'êtes pas celui que vous paraissez.

(temps)

L'incertitude et la méfiance se sont installées partout.

(temps)

Le contrat, ce cher contrat sur lequel reposait toute notre société, et s'organisaient les relations humaines, tremble, je ne sais comment le dire, il vacille. Et vous profitez de cette incertitude pour vous exposez là, devant moi, devant eux, de la façon la plus vulgaire qui soit.

(temps)

Hum.

(temps)

A quoi, dans votre solitude, vous travaillez, je ne puis le dire, puisque vous ne m'en avez pas parlé.

(temps)

Mais si vos activités doivent aboutir à ça, cette situation absurde, ce blocage qui nous empêche tous de continuer notre existence normale, permettez-moi de vous dire qu'elles sont inutiles et dangereuses.

(temps)

On ne laisse pas, monsieur, une famille en plein soleil, valises à la main, sans espérance. On ne fait pas ça, monsieur, surtout devant moi, votre loueur, celui par qui vous êtes venu ici, le propriétaire du lieu, celui qui possède la maison et qui n'est pas dénué de patience, comme vous le voyez.

(temps)

La patience à ses limites, monsieur, ne nous poussez pas à bout.

(temps)

Pensez aux conséquences.

(temps)

Ne laissez pas le malheur s'abattre sur cette maison. Laissez-la en paix comme elle l'a toujours été depuis des générations. Laissez-la accueillir cette famille qui attend depuis des heures, des jours, et peut-être des mois, de s'installer, pour enfin trouver le repos, donnez-moi les clefs, si ce n'est pour moi, faites-le pour eux, avant qu'un malheur arrive, que cette petite fille tombe d'épuisement sur le sol, ou que ce bébé se déshydrate complètement dans les bras de sa mère.

(temps)

Vous gardez les yeux ouverts, monsieur, vous voyez donc de quoi je parle.

(temps)

Vous me voyez, vous les voyez, vous voyez cette maison dans laquelle vous avez vécu durant une semaine. En agissant ainsi, vous nous prenez en otage. Pourquoi ? Dans quel but ? Que cherchez-vous ?

(temps)

Bien sûr vous ne répondez pas. Comment pourrais-je espérer une réponse après tant de... ?

(temps)

Je parle à un mur, je parle à du vide.

(temps)

Je parle à quelqu'un qui n'est pas là, quelqu'un qui n'est peut-être pas humain, une machine, qui sait, un androïd venu tester la réactivité des hommes en vue d'un soulèvement prochain, mais dont le système de transmission aura subi une lésion, un problème de connectivité interne, ça s'est vu, des histoires de convecteurs et d'interfaces, et je m'efforce de me faire croire que je vais recevoir une réponse, alors que je sais bien, au fond de moi, que c'est peine perdue.

(temps)

Hum.

(temps)

Qui êtes-vous ?

(temps)

Pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici ?

(temps)

Pourquoi avoir répondu à mon annonce de location, avoir fait le voyage jusqu'ici, pour, après une semaine de repos et de fraîcheur, finir par empêcher cette famille innocente de tout, de s'installer à son tour ?

(temps)

Quel est le sens ?

(temps)

Si vous êtes cet android, en tous cas, vous êtes probablement un des derniers modèles, je n'ai jamais vu un tel niveau d'authenticité.

(temps)

C'est impressionnant.

(temps)

Si vous aviez l'amabilité de tourner la tête d'un côté ou d'un autre, je pourrais avoir le plaisir de lire votre numéro de série, et de déterminer dans quelle usine et à quelle date vous avez été fabriqué.

(temps)

Vous n'obéissez pas ?

(temps)

C'est intéressant.

(temps)

Hum.

(temps)

Mais si par hasard, pour continuer sur cette idée de soulèvement, vous faites partie d'une conspiration, en êtes si je peux dire l'un des rouages, ne pensez pas que la froideur d'un algorithme ou d'un réseau de micro-processeur ultrasophistiqué aura raison de notre patience. Elle est partout infinie, et si je craque ou je tombe, sachez que d'autres après moi viendront, nous avons la vie avec nous, nous sommes innombrables et nous nous reproduisons à une vitesse folle, vous avez dès lors peu de chance.

(temps)

En même temps je sais que sur le temps long et vu l'état du monde, l'air de moins en moins respirable, les réserves épuisées, les mers chaudes et le feu partout, vous avez une chance, c'est vrai, de vous en tirer mieux que nous, et si vous savez attendre et préparer vos circuits à un monde sec et brûlant, vous pourrez probablement survivre au cataclysme, contrairement à nous qui sommes, en tout état de cause, en train de nous éteindre.

(temps)

En attendant je vous demande de me rendre les clefs.

(temps)

Je vous demande, quoi que vous soyez, de me rendre les clefs de la maison.

(temps)

Rendez-les-moi, s'il vous plait.

(temps)

Rendez-les-moi.

(temps)

Donnez-moi les clefs, monsieur.

(temps)

J'ai été ingénieur, vous savez, avant de louer ma maison, ingénieur aux ponts et chaussées, si vous voyez ce que je veux dire.

(temps)

J'ai fait les Ponts.

(temps)

Services des égouts.

(temps)

J'y ai rencontré quelques personnes.

(temps)

Peu, mais assez pour qu'il soit probable que nous nous soyons croisés, même sous la chaussée, à 5 mètres sous terre, dans l'obscurité d'un tunnel.

(temps)

Ce ne serait pas extraordinaire.

(temps)

J'ai une très bonne vue.

(temps)

Dans ce cas il s'agirait d'une histoire ancienne, un compte à régler, un genre de truc qui refait surface.

(temps)

Je ne vois pas.

(temps)

Monsieur, quoiqu'il en soit, quelles que soient vos intentions, vos buts, vous ne perdrez rien en vous levant et en me rendant les clefs de la maison, je vous le dis. Laissez cette famille entrer, poser ses valises, boire un verre d'eau, et s'allonger dans la fraîcheur. Vous ne perdrez pas la face, soyez-en sûr. je vous demande faire ce geste pour eux, pour moi.

(temps)

Regardez-les, ils n'en peuvent plus.

(temps)

Le bébé pleure depuis des heures. Les genoux de la petite fille allumette tremblent tant qu'elle va bientôt finir par s'effondrer. Elle a tellement chaud. Ceux de son père sont déjà à terre. Il souffle, il ahane en portant les valises. Il est près de s'effondrer tout à fait sur le gravier brûlant. Il n'y a plus que la mère pour se tenir droite, son bébé dans les bras. Si elle le pouvait, elle cracherait des lames de feu vers votre visage, regardez ses yeux.

(temps)

Devant tant de désespoir, comment faites-vous pour ne pas bouger ?

(temps)

Je vais appeler les forces de l'ordre, monsieur.

(temps)

Vous avez été prévenu.

(temps)

La police va venir et vous déloger, vous allez me rendre les clefs, rentrer chez vous, en ville, dans votre appartement climatisé, reprendre vos activités certainement très intéressantes, et nous oublier, si vous le pouvez.

(temps)

Toute cette pénible histoire n'aura été qu'une virgule dans le temps.

(temps)

Ou bien vous ne nous oublierez pas, vous écrirez un livre sur votre expérience, tant de gens le font, les gens que vous avez rencontrés ici, si tant est que vous ayez fait des rencontres, la belle maison dans laquelle vous avez vécu cette semaine, sa fraîcheur extraordinaire, son petit jardin, la mer bienfaisante, un peu chaude tout de même, la prolifération des méduses et les derniers jours de l'humanité.

(temps)

Non ?

(temps)

De mon côté je ne vous oublierai pas, sachez-le.

(temps)

Votre visage et votre silhouette sont à jamais gravés dans mon esprit, vos longues mains blanches et vos petits yeux secs, et même votre voix que j'ai surtout entendue au téléphone, et lors de votre arrivée ici, bien que très peu, je m'en aperçois maintenant.

(temps)

Je m'aperçois seulement maintenant combien vous avez peu parlé depuis notre première conversation, et que vous vous contentiez en fait de réponses brèves, laconiques, me laissant moi m'exprimer, comme si vous aviez voulu dissimuler votre voix même.

(temps)

Vous avez, durant ces mois de préparation et depuis votre entrée dans ma maison, caché votre jeu. Vous cachez votre jeu depuis le début comme si vous saviez que nous arriverions à la fin ici, dans cette situation, vous allongé dans mon transat, les clefs à la main, muet, refusant de me les rendre, et moi, debout, les locataires suivants dans mon dos, je veux dire cette famille au bord de l'épuisement attendant que vous vous leviez et me rendiez les clefs afin que je leur remette et qu'ils puissent s'installer.

(temps)

Vous aviez prévu cela, monsieur.

(temps)

Vous avez préparé ce moment autant que nous avons, vous et moi, préparé votre venue dans la maison. Vous avez envisagé depuis longtemps sans doute, pour une raison inconnue, peut-être d'ordre scientifique ou littéraire, ou simplement par goût du mal, ça s'est vu, de nous mettre à l'épreuve, de nous repousser dans nos retranchements.

(temps)

L'époque est proche de sa fin.

(temps)

Soumettre une fois votre prochain à votre volonté. Je me trompe ?

(temps)

J'ai dans ma poche, cher monsieur, un objet plutôt plat que vous connaissez sans doute. En composant une série de chiffre sur une de ses faces, je vais pouvoir entrer en contact avec ceux qu'on appelle les forces de l'ordre. Sachez que j'ai déjà eu à faire avec eux dans le passé et que je n'en garde pas un bon souvenir, je ne m'étendrai pas, mais je me vois à présent contraint de laisser de côté ma réticence, afin de débrouiller cette situation et de permettre à ces gens qui attendent de pouvoir user de leur droit d'entrer dans la maison, puisqu'ils m'ont réglé la somme prévue.

Il porte le téléphone à son oreille, s'éloigne de quelques pas, et parle à voix basse.

Revenant.

Voilà.

(temps)

Vous vous êtes mis dans un sale pétrin, monsieur, comme on disait autrefois.

(temps)

Vous allez devoir répondre de vos actes.

(temps)

C'est fini.

(temps)

Out !

(temps)

Tandis que je parlais à la police j'ai bien vu que sous votre air détaché et légèrement condescendant, vous étiez en train de m'écouter. Non ? Et que vous commenciez à vous représenter ce qui allait arriver si vous poursuiviez dans votre attitude. J'ai alors senti sous votre masque, pointer le début d'une inquiétude, je me trompe ?

(temps)

Sachez que j'ai parlé de vous comme d'un forcené de la pire espèce, qui mettait, par son refus obstiné de se lever et de rendre les clefs au propriétaire, une famille entière en danger. Croyez que la femme que j'ai eu au bout du fil a pris note, qu'elle a bien compris le tableau que je lui ai dressé, et qu'ils ne vont pas tarder à surgir, peut-être par le portail de la cour, puisqu'il est ouvert, ou tout simplement par la porte d'entrée de la maison. Il me semble entendre les sirènes s'approcher, pas vous ?

(temps)

Parler aux forces de l'ordre, à l'un de ses représentants, m'a toujours été compliqué, mais j'avoue que cette fois, peut-être grâce à la voix agréable de mon interlocutrice, une très jeune femme certainement, j'y ai trouvé un certain plaisir. Il est vrai que c'est toujours plus facile d'appeler au secours que de se voir accusé d'un crime, et de devoir s'expliquer pendant des heures pour prouver son innocence.

(temps)

Je peux bien vous le dire maintenant que nous allons nous quitter.

(temps)

Maintenant que nous allons nous séparer définitivement, je peux bien vous raconter ce qui s'est passé ici, dans ce jardin, il y a quelques années.

(temps)

Vous êtes là ?

(temps)

J'étais en train de creuser un trou entre le lilas et l'olivier pour planter un laurier du japon, vous voyez, là-bas, l'arbuste avec les baies rouges, c'est là, juste en dessous, que ma pelle a

heurté un objet dur. J'ai cru d'abord à une racine, de ces vieilles racines de rosier qui restent parfois enterrées des années, vous voyez ce que je veux dire, mais le bruit que faisait la pelle contre l'objet étant plutôt métallique, j'ai pensé à une grosse pierre. Je me suis penché vers le sol et j'ai commencé à fourailler la terre avec mes mains. J'ai senti alors sous mes doigts une surface plutôt lisse, courbe, et quand j'ai réussi à la retirer j'ai découvert dans mes paumes un fémur humain. Un os d'une blancheur étonnante, bien que recouverte en partie par la poussière de la terre. C'était un squelette. Il y avait un squelette humain dans mon jardin. J'ai aussitôt appelé la police pour les prévenir de ma découverte. Ils sont arrivés quelques minutes plus tard seulement, et quand, avec l'équipe médicale, les légistes, ils ont enfin réussi à découvrir entièrement le squelette, ils se sont tournés vers moi. J'étais ici même, sur la terrasse, debout comme maintenant, tourné vers le trou entre l'olivier et le lilas, là-bas, et je regardais ahuri le squelette enveloppé d'une sorte de papier aluminium jaune, à côté d'un petit tas de terre. Ils se sont alors approchés et ont prononcé cette phrase bien connue : veuillez nous suivre, monsieur, s'il vous plait. Je me suis vu soudain entouré de deux policiers dont la corpulence m'a paru anormalement forte, deux armoires à glace, comme on dit dans les vieux films, emmené au commissariat où on m'accusa pratiquement immédiatement du meurtre de ce squelette, de cette personne plutôt, cet homme devenu squelette, il s'avérera que c'était un homme, comme si j'avais inventé cette mise en scène macabre pour cacher mon crime.

(temps)

Pouvez-vous imaginer, cher monsieur, le temps qu'il m'a fallu pour leur prouver que je n'étais aucunement responsable de ce meurtre ?

(temps)

Puisqu'effectivement c'en était un. On avait retrouvé des traces de lésions, de coups, au niveau de la nuque, le crâne avait été quasiment défoncé par un objet dur comme un outil de jardin, un genre de masse, vous voyez, ou massue.

(temps)

Des jours et des semaines à parler, à leur expliquer, à les convaincre, à leur dire que si j'avais tué cet homme, et que cette mort était si bien cachée, je n'avais aucun intérêt à la rendre publique.

(temps)

Pour quelle raison l'aurai-je rendu publique ? leur demandais-je.

(temps)

Durant ces interrogatoires, j'ai perdu plus de 15 kilos, des kilos que, comme vous pouvez le constater, puisque vous avez les yeux ouverts, je n'ai pas tout-à fait retrouvés.

(temps)

Mais les policiers n'arrivaient pas à me croire, ils me posaient sans cesse les mêmes questions, et j'ai dû leur raconter des centaines de fois la même histoire, des centaines, croyez-moi, à savoir que si j'avais connu la victime - elle aussi avait loué cette maison pour une semaine, en plein été - je n'avais aucun intérêt à la supprimer, je n'avais rien à y gagner, en un mot qu'il n'y avait pas de mobile.

(temps)

Nous avons eu, l'homme et moi, le locataire, il devait avoir dans les quarante ans, brun, plutôt bien portant, une relation tout à fait normale, distante et respectueuse. Il était arrivé un samedi et reparti le samedi suivant, comme le veut la règle, il avait payé la somme demandée, et je ne l'avais finalement rencontré qu'à deux reprises, une première fois à son arrivée, et la seconde au moment de son départ, quand il m'avait rendu les clefs, qu'il m'avait salué, et que j'avais ensuite commencé à préparer la maison pour les locataires suivants. Je le vois encore s'éloigner sans un mot au volant de sa voiture, une Nissan break bleu métallisé. Elle était vieille et faisait une fumée blanche qui m'a toujours paru douteuse. C'est un détail, curieusement, que je n'ai jamais oublié.

(temps)

En d'autres termes je n'avais aucun motif pour supprimer ce pauvre homme. « Il n'y a pas de mobile » disais-je sans arrêt aux enquêteurs, et c'était vrai, je n'avais rien à tirer de sa mort, elle ne me rapportait rien. Cet homme qui n'était ni charmant, ni repoussant, qui n'était pour moi qu'un locataire lambda, comme j'en vois des dizaines et des dizaines chaque année, depuis que j'ai commencé à louer cette maison de famille que vous connaissez maintenant. Et qui plait tant pour sa fraîcheur bienfaisante, et Dieu sait si nous en avons besoin, à cause de cette maudite chaleur qu'elle parvient chaque été, grâce, entre

autres, à l'épaisseur de ses murs, et malgré des températures toujours moins supportables, à conserver.

(temps)

Convaincre la police ne fut donc pas une mince affaire, vous pouvez bien l'imaginer, un travail de fou. Des jours à parler, à me répéter sans cesse, à rentrer dans des détails insignifiants, à raconter mon histoire personnelle, ma vie, et même celle de ma famille, mes aïeux, mais, à force de calme, de persuasion, j'ai réussi.

(temps)

Il est apparu que j'étais innocent.

(temps)

Au bout de plusieurs semaines d'interrogatoire, en l'absence évident de mobile, mon innocence a pu, si je peux dire, éclater.

(temps)

Le crime, lui, cependant, restait inexpliqué. Il l'est d'ailleurs encore aujourd'hui, même si nous parlons d'une affaire qui date de plus de sept ans. Il fait partie des crimes non élucidés qui « garderont à jamais leur mystère », comme l'ont écrit à l'époque les journaux. « La mystérieuse affaire du squelette dans le jardin », titraient-ils.

(temps)

Si je me souviens bien, l'homme est parti, ce samedi-là, à la fin de sa location, de chez moi, vers 11h30, en voiture. Il a roulé vers le nord, comme à peu près tous les vacanciers qui viennent par ici, et s'est fait tuer quelques minutes après, probablement sur la route, alors qu'il s'était arrêté sur le bas-côté de la nationale pour prendre un auto-stoppeur, c'est ce qui avait été suggéré par un des enquêteurs, après qu'on eut retrouvé son téléphone dans le fossé, si mes souvenirs sont bons. L'assassin, à la suite de sa conversation probable avec sa victime, aurait appris le lieu qu'elle venait de quitter, et, après son acte odieux commis non loin de la chaussée - on avait je crois retrouvé un râteau garni de minuscules taches rouges dans un ancien champ de betteraves - serait venu un peu plus tard avec le corps, la nuit, chez moi, dans mon jardin, pour l'enterrer entre l'olivier et le lilas, ce qui m'a toujours paru absurde, là où quelques temps après j'allais vouloir planter un laurier du japon.

(temps)

Bien sûr cette histoire d'auto-stoppeur n'était pas satisfaisante, bien qu'à cette époque il y eut dans la région une série de disparitions, vous en avez peut-être entendu parler, qu'on avait attribué à un soi-disant auto-stoppeur borgne, qui choisissait apparemment ses victimes parmi les touristes de passage. Il y a toujours eu en ce qui concerne ce genre de voyageurs, des rumeurs et des histoires invraisemblables, terribles, qui ont circulé et n'ont pas fait de bien à l'image de ces gens aux pouces constamment levés, qu'on ne voit d'ailleurs pratiquement plus au bord de nos routes surchauffées, ce qui n'est peut-être pas un mal.

(temps)

Une mauvaise publicité, comme on dit.

(temps)

Cela avait duré deux ou trois ans, je veux dire les disparitions, une demi-douzaine, pas plus, et puis soudain cela avait cessé, ce qui avait fait dire au chef de la police, un homme très grand et très maigre, que l'assassin était mort ou avait changé de région, ce qui n'avait rien fait avancer.

(temps)

Dans cette affaire finalement, personne n'était sûr de rien. L'histoire de l'auto-stoppeur en avait sûrement rassuré quelques-uns, même si l'enquête sur ces disparitions n'a jamais été résolue, mais j'ai toujours senti planer sur moi, malgré mon innocence et l'abandon des poursuites, une menace, menace diffuse mais réelle, des soupçons dont je n'arrive pas, depuis, à me défaire, comme une colle impossible à détacher, une odeur qu'on n'arrive pas à oublier, vous voyez. Et quand je me promène dans le village qui n'est pas bien grand et dont vous avez dû parcourir les charmantes petites rues, visiter la place, et plus haut le château en ruine, avec sa vue sur la mer, je sens toujours dans ma nuque et sur mon dos, peser des regards lourds et méfiants, vous comprenez ?

(temps)

C'est une chose à laquelle j'ai dû m'habituer, même si j'ai pensé, un an après l'affaire, à déménager, à partir, mais comment quitter cet endroit qui fut celui de mon enfance, cette maison à laquelle je tiens tant, non seulement pour sa

fraicheur, mais pour toute cette mémoire qu'elle conserve si bien et que vous avez pu, à travers les différents objets qui la peuplent, les photographies, les meubles, ou simplement les pierres épaisses de ses murs et le pin de son parquet strié par les années, au point de former sur le sol une sorte de mystérieux alphabet, cette fraicheur et cette mémoire, que vous avez pu, donc, sentir et constater, et que je ne souhaite pas pour autant, comme vous le savez, garder pour moi ?

(temps)

Je peux bien vous dire, à présent que notre histoire se termine, que depuis cette affaire sinistre je vis dans une quasi-solitude. Les villageois que je connaissais depuis si longtemps sont morts. Ils ont été remplacés par de nouveaux arrivants, d'anciens touristes pour la plupart, plutôt fortunés, qui, attirés par la fraicheur et la proximité de la mer, et surtout par la vieille pierre, se sont installés ici, espérant échapper à la chaleur étouffante qui rend la vie en ville impraticable, la vie partout impossible.

(temps)

Je marche seul dans le village de mon enfance et je ne reconnais plus rien, comprenez-vous. Je rase les murs, me plonge dans leur ombre étroite, autant pour me protéger des rayons cruels du soleil que pour éviter les regards inquisiteurs, mais je n'arrive pas à partir. Je ne peux m'éloigner de la maison sans ressentir une douleur aigüe dans le ventre. Je suis prisonnier, oserai-je dire, de mon enfance. Je ne trouve de l'apaisement et du plaisir qu'en votre compagnie, oui, en compagnie de tous ces gens venus du nord, assoiffés de fraicheur, comme vous ou ceux-là, qui attendent derrière moi, épuisés, à qui je loue plusieurs semaines par an, et parfois tout le long de l'année, ma maison de famille, tandis que je me réfugie dans une vieille bergerie, là-bas, dans les montagnes, minuscule cabane au milieu des cailloux.

(temps)

Mais je n'oublie pas.

(temps)

Sachez-le, cher monsieur, je n'oublie rien.

(temps)

Cet épisode pénible m'a finalement renforcé.

(temps)

Je veux remettre, monsieur, les clefs de la maison à cette femme qui n'en peut plus.

(temps)

Son mari est à terre, affalé contre le gravier brûlant, il bave ce qui lui reste de salive. Il a l'air inconscient, regardez, sa langue ressort de sa bouche comme s'il cherchait à lécher l'humidité espérée de la cour. Sa fille allumette est maintenant prostrée, la tête enfouie dans la poussette, et ses mains semblent vouloir nager comme si elle se trouvait en pleine mer. Sans doute rêve-t-elle de cascade et de lac, ou d'un simple verre d'eau. Le bébé, dans les bras de sa mère, semble à présent endormi. Puisse-t-il tenir le coup jusqu'à la délivrance.

(temps)

C'est une épreuve terrible que vous leur faites endurer, monsieur.

(temps)

Est-ce que vous savez ce que vous faites ?

(temps)

Si vous vous décidez à vous lever et accomplir ce qu'on attend de vous, je suis prêt à rappeler cette police que je ne porte pas dans mon cœur, vous comprenez maintenant pourquoi, et leur dire d'annuler l'intervention, vous laisser par conséquent libre de vos mouvements.

(temps)

Débloquer cette situation absurde, rendre la liberté à tous, si tant est que nous soyons libres, tant nous sommes pris, chacun et chacune, et chaque seconde, dans les rets invisibles du temps et ceux plus grossiers de la société – et par cette chaleur, me direz-vous, comment se dire libre ?

(temps)

Il n'y a que l'argent, paraît-il, qui donne l'impression d'être libre. Je ne sais pas ce que vous en pensez. Est-ce que ce n'est qu'une impression ?

(temps)

Vous avez le pouvoir, monsieur, d'un simple geste, ce relâchement de la paume que je vous décrivais tout à l'heure, de débloquent la situation et rendre à chacun ses mouvements. Permettre au moins à cette famille d'atteindre l'intérieur de la maison, boire de l'eau, à vous-même de vous en aller où vous voulez, et à moi de rejoindre mon refuge là-haut, à l'ombre des cailloux.

(temps)

Vous ne dites rien ?

(temps)

Mes phrases ont donc si peu de pouvoir sur votre silence. Je devrais me taire à mon tour. Peut-être que cela vous rendra la parole.

(long temps)

Non.

(temps)

Rien ne vient.

(temps)

Du silence s'ajoute au silence et cela ne donne que du silence.

(temps)

La parole ne naît donc pas du vide.

(temps)

Et votre silence, lui, ne se laisse pas attendrir. Quand bien même une famille entière, devant lui, est en train de s'effondrer.

(temps)

Hum.

(temps)

Pardon ?

(temps)

J'avais cru un instant que vous aviez ouvert la bouche.

(temps)

Un mirage.

(temps)

Que faire ?

(temps)

Si me prenais l'envie soudain de vous tourner le dos, me tournant vers eux afin de m'enquérir de leur état et de les rassurer, j'exposerais ma nuque à votre regard, et je craindrais que vous ne me preniez par derrière, vous comprenez, car je ne vous fais pas confiance, monsieur, c'est pourquoi je ne me détournerai pas.

(temps)

Je pense en effet que vous me comprenez.

(temps)

Eux le comprennent, j'en suis certain.

(temps)

Sachez que je ne le ferai pas.

(temps)

Quand bien même nous devrions tous mourir de soif.

(temps)

J'ai le temps avec moi.

(temps)

Le temps et l'endurance.

(temps)

Je suis inépuisable.

(temps)

Que voulez-vous monsieur ?

(temps)

Y a-t-il une chose que vous désiriez que je fasse ou que je raconte ?

(temps)

Êtes-vous cet enquêteur revenu sur les lieux du crime qu'il n'a pas su résoudre ?

(temps)

Ça s'est vu.

(temps)

Je pourrai en effet vous avoir déjà croisé par le passé.

(temps)

Ici ou là.

(temps)

Au creux d'un tunnel obscur et puant, ou à l'angle d'un des nombreux couloirs de ce commissariat que, menottes aux poignets, j'ai quelque fois arpenté.

(temps)

Si vous êtes cet homme, cet enquêteur, vous devriez vous apercevoir que je n'ai pas menti, quand, il y a 7 ans j'ai dit et redit la même histoire, à savoir que je n'avais aucun intérêt à tuer ce locataire, et que j'avais passé une partie de cette sinistre journée dans la maison, ici même, à faire le ménage pour les locataires suivants, avant de rejoindre les montagnes, si on peut appeler montagnes ces quelques pogs rocheux et secs. Que je vous raconte la même histoire, plus de 7 ans après, de la façon la plus simple qui soit, alors que je ne sais pas qui vous êtes, prouve une fois de plus mon innocence, vous en conviendrez, non ?

(temps)

Je sais, cher monsieur, ou devrai-je dire inspecteur, qu'une affaire n'est jamais définitivement close.

(temps)

Une affaire n'est jamais définitivement close.

(temps)

Je me trompe ?

(temps)

Pour ma part, je sens toujours, et vous devez bien le comprendre, au-dessus de ma tête, cette épée de Damoclès, prête à s'abattre, malgré la vérité.

(temps)

Je vis avec cela depuis des années, c'est difficile.

(temps)

La vérité, vous vous en doutez, peut prendre différentes formes.

(temps)

A force de la ressasser, de la répéter, comme je l'ai fait pendant des jours dans les bureaux du commissariat, elle s'altère, elle s'use, et devient une sorte de vieille chaussette usée qui ne convient à personne et dont personne ne veut.

(temps)

C'est ce qui m'est arrivé, monsieur.

(temps)

Je ne savais plus moi-même où j'en étais, j'étais perdu. Mais, dans cette tempête, comme vous l'aviez peut-être constaté, si tant est que vous soyez celui que j'ai dit, j'ai su malgré tout tenir le cap, je n'ai pas dévié, alors que personne autour de moi ne me croyait, et que chacun, tour à tour, tentait, par des techniques d'interrogatoires particulièrement vicieuses, de me faire craquer. A tel point qu'au bout de plusieurs jours, j'ai commencé à douter de mes propres mots, de mes propres souvenirs. Je faisais de moins en moins la différence entre les faits et le scénario attendue par la police. La réalité se

brouillait, s'altérait, je finissais par me contredire, et puis, avec la fatigue énorme qui me prenait de partout, me pénétrait, et me consumait, j'étais prêt à dire n'importe quoi pour me sortir de cet enfer, à avouer ce qu'on voulait que j'avoue pour que ça cesse, car oui, je peux bien appeler maintenant cette épreuve un enfer.

(temps)

Un enfer, monsieur.

(temps)

Mais j'ai tenu.

(temps)

Quand je suis revenu du commissariat, quelques jours après, laissez-moi vous racontez cela, quand je suis rentré donc, lavé de tout soupçon, je me suis retrouvé dans mon jardin, complètement seul.

(temps)

Il y avait encore le tas de terre dont je vous ai parlé, et, à quelques mètres, le laurier du Japon que j'avais voulu planter. Les policiers l'avaient posé sur l'herbe et l'avaient oublié, occupés qu'ils étaient par leurs investigations. Je dois dire que moi aussi je l'avais oublié. Il était couché là, de tout son long, à moitié mort au milieu des herbes et des traces de pas. Et si je n'étais pas revenu ce jour-là, il est probable qu'il meure lui aussi, et disparaisse peu à peu dans les plis de la terre.

(temps)

Je l'ai pris dans mes mains et l'ai observé un long moment. Il était sur le point de s'éteindre. Il rendait l'âme, comme on dit. J'ai pris alors la décision de le replanter dans le trou, ce trou qui avait servi à ensevelir mon ancien locataire. Je l'ai placé au centre et j'ai recouverts ses racines et la base de sa tige moribonde avec la terre du tas de terre devenue très sèche. Au mépris des restrictions qui nous frappent depuis des années, j'ai arrosé abondamment pendant plusieurs semaines. C'était devenu une manière de lutte pour la vie, vous comprenez, un combat solitaire pour le rétablissement de la vérité.

(temps)

J'attendais que la nuit tombe et

Sous les étoiles
A pas feutrés
Comme un voleur
Je m'approchais
Et laissais l'eau s'écouler
de l'arrosoir
Silencieusement
Au pied du laurier

(temps)

Il a pris. Il a grandi.

(temps)

Aujourd'hui vous pouvez le voir en pleine santé, d'un vert éclatant, fier, entre le lilas et l'olivier.

(temps)

Aucuba japonica.

(temps)

Je dis il quand je devrai dire elle car c'est seulement la femelle, mais peut-être le savez-vous, la femelle qui donne ces belles baies rouges et appétissantes, que je vous déconseille pourtant d'avaler.

(temps)

Je me souviens d'un jour, c'était l'été dernier, ou le précédent, quand une jeune fille, fille unique d'une famille qui avait loué comme vous pour la semaine, elle s'appelait Vickie, j'ai gardé son prénom en mémoire, avait mangé un de ces fruits. Vickie fut immédiatement prise de convulsions, elle vomit, et tomba inanimée au pied de l'arbuste. Les parents appelèrent les pompiers qui l'emmenèrent à l'hôpital où elle resta plusieurs jours avant de ressortir plus pâle qu'un savon. Ils me reprochèrent évidemment de ne pas les avoir prévenus de la dangerosité de la plante. Je ne leur racontai pas ce qu'il y avait eu en dessous, et ce qui s'était passé quelques années avant, de peur de les effrayer. Vickie semblait attirée par cet endroit, et, durant le reste de leur séjour, d'après ce que m'avaient dit les parents au moment de leur départ, elle passa son temps allongée là, à l'ombre de l'olivier, à quelques centimètres de l'arbuste, tout près de ces baies rouges qui l'avaient rendu malade.

(temps)

La vie est curieuse, n'est-ce pas ?

(temps)

Il paraît que si ces fruits sont toxiques pour l'homme, ils sont inoffensifs pour les oiseaux.

(temps)

Je ne sais pas ce qu'on peut en conclure.

(temps)

Ça ne me donne pas pour autant envie de voler.

(temps)

Je sais que vous pensez que la police ne viendra pas, que j'ai fait semblant de les appeler, je vous laisse penser ce que vous voulez.

(temps)

A vous de voir.

(temps)

Puisque vous avez les yeux ouverts.

(temps)

Les clefs, monsieur.

(temps)

Je vous somme de vous lever et de me rendre les clefs de la maison.

(temps)

Pour eux.

(temps)

Je veux faire le ménage avant qu'ils ne sombrent.

(temps)

Le père est à bout de force. Il n'a plus la force de lever la tête. Elle git dans les graviers brûlants, yeux clos. Les valises sont maintenant de part et d'autre de son corps affalé. La petite fille allumette a cessé de nager dans l'air avec ses bras. Elle est prostrée, face contre terre, dans la poussette tordue. Ses genoux sont en sang. La poussette en équilibre manque à chaque instant de s'effondrer. Il n'y a que la mère qui tient le coup, le bébé dans ses bras. Il semble qu'elle puisse tenir des jours et des jours ainsi, telle une statue, inébranlable.

(temps)

J'espère que le bébé dort.

(temps)

Je vous demande, monsieur, de cesser de me regarder comme un idiot pendant que je parle.

(temps)

Un idiot, oui.

(temps)

En revanche, si c'était vrai, si effectivement j'avais fait semblant de passer ce coup de fil - et dans ce cas, l'imitation était particulièrement réussie, avouez-le - je peux aussi parfaitement, si je le décidais, m'approcher, lever mon bras, serrer mon poing, et vous le foutre dans la gueule.

(temps)

Cela est tout à fait envisageable.

(temps)

Malgré la répugnance que j'ai depuis toujours pour la violence.

(temps)

Vous foutre mon poing dans la gueule, faire tomber les clefs sur le sol, et abîmer votre beau petit visage blanc, et sec, même si je devrai ensuite, avant que la famille s'installe définitivement, nettoyer la terrasse de votre sang, la vider de votre présence sanguine.

(temps)

Faire place nette.

(temps)

Je peux vous dire que le temps viendra où vous ne serez plus là, monsieur, où vous ne serez plus qu'un souvenir, un des nombreux souvenirs que cette petite fille retiendra de son séjour dans notre merveilleuse région. Elle se rappellera longtemps cet air narquois, ce sourire en coin que vous nous aurez offert pendant ces quelques heures, et, à côté de la fraîcheur tant recherchée et de la mer bienfaisante, la loyauté, aussi, du bailleur.

(temps)

Moi.

(temps)

Si le monde s'écroule autour de nous, nous réussissons malgré tout à garder la tête froide.

(temps)

Nous sommes inébranlables.

(temps)

Sachez, monsieur, que je n'attends rien de vous. Depuis le début, dès le mois d'avril, quand vous m'avez appelé la première fois et que j'ai appris votre nom, j'ai su qu'il ne fallait pas vous faire confiance. Bien sûr j'ai préservé les apparences, commerce oblige, nous avons signé le contrat, j'ai encaissé les arrhes, mais je savais, grâce ou à cause de ce nom que vous semblez porter, que vous n'étiez pas celui que vous prétendiez être.

(temps)

Ce nom, je ne le prononcerai pas, monsieur.

(temps)

Il y a tant de gens, à notre époque, qui se cachent derrière des mots d'emprunt. En tant que loueur je ne cherche jamais à en savoir plus, chacun est libre de disparaître, chacun, dans certaines limites, est libre, mais je sens toujours quand les noms collent à la vérité ou qu'il cherche à la dissimuler. C'est

un don que j'ai su cultiver avec le temps et les nombreux locataires qui sont passés par chez moi.

(temps)

Durant toutes ces années, j'ai finalement passé mon temps à débusquer, si je peux dire, les visages enfouis sous les masques.

(temps)

J'ai en tête toutes une galerie de visages, et toute une galerie de masques.

(temps)

J'en fais en quelque sorte la collection.

(temps)

Et si je le pouvais, j'en ornerai les murs de ma maison, comme on en voit certaines arborant ces gueules de bêtes, vous voyez, en trophées - cerfs ou sangliers.

(temps)

J'accrocherai volontiers le vôtre sur la façade de cette maison, monsieur.

(temps)

Je n'attends évidemment aucun commentaire de votre part.

(temps)

Je ne vous aime pas.

(temps)

Je n'aime pas ce que vous représentez. Je n'aime pas votre personnage.

(temps)

Votre silence, je ne l'aime pas non plus.

(temps)

Je ne sais pas ce que vous cachez, ou ce que vous fuyez, je ne connais pas vos intentions. Je ne sais pas pourquoi depuis tout à l'heure vous vous entêtez, clefs en main, à vous taire, à nous regarder en silence, laissant cette famille dans le désœuvrement, m'empêchant de faire le ménage pour qu'ils puissent entrer dans la maison et commencer leurs vacances, comme vous avez passé les vôtres, ici, chez moi.

(temps)

Je ne sais qu'une chose, c'est que vous êtes allongé sur mon transat et que vous allez finir, à moins de claquer, par vous lever, par me rendre les clefs, et quitter définitivement cet endroit.

(temps)

Hum.

(temps)

A moins que vous ne soyez déjà mort.

(temps)

Ça s'est vu.

(temps)

Mort vivant.

(temps)

Vous n'êtes pas malade, monsieur.

(temps)

Vous n'êtes pas fou.

(temps)

Vous semblez relativement bien portant.

(temps)

Comme nous tous vous supportez la chaleur avec difficulté.

(temps)

Qui pourrait d'ailleurs la supporter ? Nous la supportons de moins en moins.

(temps)

« Nous mourons de la chaleur et la sécheresse assèche nos cœurs. »

(temps)

Je ne sais plus qui a dit ça.

(temps)

A moins d'entrer dans cette maison plusieurs fois centenaires et de s'installer dans la fraîcheur de ses murs en pensant à la mer.

(temps)

La mer, monsieur.

(temps)

Je ne veux pas que vous me claquiez entre les mains.

(temps)

Je ne veux pas d'un mort de plus.

(temps)

L'homme remue imperceptiblement la main qui tient les clefs. Lentement il se lève et se rapproche du bailleur, ne montrant rien sur son visage. Il tend les clefs au bailleur qui les saisit, puis s'éloigne et disparaît. Le bailleur reste un moment avec les clefs dans la main. Lentement il se tourne vers la famille. Le père et la fille lèvent le regard vers lui. De grosses gouttes de sueur perlent sur le front de la mère avec le bébé. Rien ne nous dit qu'il est vivant. Le bailleur s'approche et tend les clefs. La mère les saisit. Le bailleur s'éloigne vers le fond. La famille se tourne vers la salle. Noir.